
Gulistan
opéra en 3. actes

GULISTAN

OU

LE HULLA DE SAMARCANDE,

OPÉRA-COMIQUE,

EN TROIS ACTES;

Représenté sur le Théâtre de l'Opéra-Comique, p
les Comédiens de l'Empereur, le 8 *vendémiaire an* 1
30 *septembre* 1805.

Paroles de ***,

Musique de M. DALAYRAC, Membre de la Légi
d'honneur, et de l'Académie royale de Stockholm.

Prix, 1 fr. 50 cent.

A PARIS,
Chez M.me MASSON, Libraire, rue de l'Éche
N.° 10.

1805.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GULISTAN, ancien favori du roi, d'abord en habit très-pauvre.	M. MARTIN.
TAHER, riche négociant de Samarcande.	M. CHENARD.
UN INCONNU: il paraît sous les habits d'un mendiant, sous ceux du cady, et à la fin en roi.	M. GAVAUDAN.
DILARA, femme répudiée de Taher.	M.me PINGENET.
CALAF, intendant de Taher.	M. DARANCOU
Suite de TAHER.	
Suite de l'INCONNU.	
IMANS, PRÊTRES et GARDES.	

La scène se passe à Samarcande, capitale de la Tartarie d'Asie.



GULISTAN

OU

LE HULLA DE SAMARCANDE,

OPÉRA-COMIQUE.

ACTE I.

Le théâtre représente une magnifique place de Samarcande. On voit, du côté du Roi, le palais de Taher avec une grande porte d'entrée; de l'autre, un bâtiment à-peu-près de même nature, mais moins brillant dans la partie basse duquel et au-dessous de quelques colonnes on a pratiqué une espèce de niche, comme pour mettre un mendiant à l'abri des injures de l'air.

SCÈNE PREMIÈRE.

GULISTAN, *seul, sortant de la niche dans l'attitude d'un homme qui vient de s'éveiller.*

(Il est couvert des vêtemens les plus communs.)

AH! qu'un moment de sommeil m'a fait de bien!.... J'ai reposé sur ce banc de pierre mieux que dans le lit d'un courtisan..... Je suis bien sûr que le riche avare qui habite ce palais ne dort pas comme moi..... cependant il ne manque de rien, et je manque de tout: il a de nombreux esclaves, de superbes palais; moi je ne possède au monde que mon luth et mes chansons. Si le sort ne m'avait pas séparé de celle que j'aime, je me trouverais plus heureux que le roi lui-même. Oui, mais

roi se fait servir à dîner quand il a faim, et dans ce moment je sens que si j'étais à sa place j'en ferais bien autant!.... Il est fâcheux que les songes ne produisent pas l'effet de la réalité, car tout-à-l'heure je rêvais que j'étais à table, je savourais les mets les plus succulens, les liqueurs les plus délicieuses.... Ah! le beau rêve que j'ai fait!

RÉCITATIF.

Cent esclaves ornaient ce superbe festin;
Et dans des vases d'or, faisaient briller le vin;
Et tandis qu'à longs traits je buvais l'ambroisie,
Mes sens étaient frappés d'une douce harmonie.
Soudain je vois paraître un essaim de beautés;
Dilara se présente à mes yeux enchantés.

AIR.

Oh! que mon âme était ravie!
Dans cet instant délicieux,
Il me semblait dans l'autre vie,
Partager le bonheur des dieux.
Dilara, de la fleur nouvelle
Avait la grâce et la beauté;
Comme mon cœur battait près d'elle!
J'étais ivre de volupté:
Mais ainsi qu'une ombre légère,
Cet heureux songe a disparu.
Hélas! en ouvrant ma paupière,
De tout cela je n'ai rien vu.
Allons, point de plainte importune,
Eloignons ces tristes accens,
Et laissons l'aveugle fortune
Se diriger au gré des vents.
C'est en vain qu'un sombre nuage
Sur ma tête semble arrêté:
Conservons, au sein de l'orage,
Et mon amour, et ma gaîté.

SCÈNE II.

GULISTAN, UN INCONNU *enveloppé d'un très-mauvais manteau; il sort d'une rue avec un homme à qui il parle mystérieusement.*

GULISTAN, *à part.*

Ah! ah! quel est cet homme que j'apperçois là-bas?... Eh! je ne me trompe point.... c'est ce pauvre voyageur que je rencontrai hier au caravanserail, et qui m'offrit si généreusement de partager son mince repas... Il parle bien mystérieusement à l'intendant de Taher.... Quelles affaires peuvent-ils avoir ensemble?.... Je ne sais pourquoi, mais je me suis prévenu tout de suite pour lui; il a des manières si engageantes! (*Le domestique rentre dans la maison de Taher.*)

L'INCONNU.

Bon jour, mon cher Gulistan! Vous voilà toujours joyeux.

GULISTAN.

Oui, camarade, je n'ai d'autre fortune que ma gaîté; je ne suis pas avare, et je dépense tout mon bien.

L'INCONNU.

A merveille!... Est-ce que vous habitez dans ce quartier?

GULISTAN.

J'occupe une partie de ce palais.

L'INCONNU.

Vous êtes donc magnifiquement logé?

GULISTAN.

D'ici vous pouvez appercevoir mon appartement.

L'INCONNU.

Au-dessus de ces colonnes?

GULISTAN.

Non, camarade, non: au-dessous, en bas.... Voyez-vous ce petit réduit pratiqué dans le mur, et long de quatre pieds sur deux de large?.... Eh bien! c'est là ma chambre à coucher, ma salle à manger et mon cabinet de toilette.... Vous riez.... Ah! je cours le monde, je suis un oiseau de passage, et je vais me nicher auprès des hirondelles.

L'INCONNU.

O ciel! vous habitez cet endroit mal sain, incommode?

GULISTAN.

Ah! je vous en prie, n'en dites pas de mal; vous voyez à-la-fois l'architecte et le maître du logis.

L'INCONNU.

Mais comment pouvez-vous?.....

GULISTAN.

Par Mahomet, je vous jure que je n'ai jamais goûté à la cour un repos aussi doux que dans ce réduit hospitalier.

L'INCONNU.

Quoi! Gulistan, vous avez vécu à la cour, et vous êtes aussi pauvre!

GULISTAN.

Cela vous étonne?.... Dans ce pays-ci....

L'INCONNU.

Mais quels évènemens ont pu causer votre infortune?

GULISTAN.

Ah! mon ami, je suis un exemple bien frappant des vicissitudes humaines. Tel que vous me voyez, j'ai été favori du dernier roi.

L'INCONNU.

Quoi! vous seriez ce Nadir si renommé par la gaîté de son caractère?

GULISTAN.

Hélas! oui.

L'INCONNU, *à part.*

Voyons s'il est sincère. (*haut.*) Mais quelle fut donc la cause de votre disgrace?

GULISTAN.

Camarade, la faveur des princes se perd comme elle se gagne; un caprice la fait naître, un caprice la détruit. Je plaisais au roi.... ma bonne humeur, mes saillies le divertissaient; malheureusement je m'avisai de devenir amoureux. Ayant entendu parler de ma maitresse; il désira la connaître, elle ne lui parut que trop belle: j'étais son favori, je ne voulus pas devenir son complaisant.... Dès-lors il ne me trouva plus si gai.... je ne tardai pas même à m'appercevoir qu'on cherchait un prétexte pour se délivrer de moi. Je n'en donnai pas le temps: ayant réuni à la hâte mes pierreries et quelques objets précieux, je m'embarquai, une belle nuit, avec ma chère Dilara. Mais notre vaisseau fut pris par un corsaire qui eut la barbarie de nous séparer. Je fus conduit esclave à Tunis; un Européen, mon compagnon d'infortune, m'y apprit à chanter des romances et à m'accompagner avec

cet instrument. Enfin, un beau jour, j'eus le bonheur de m'échapper, et grace à mon luth et à mes chansons, je suis arrivé à Samarcande où j'ai choisi ce petit logement économique, jusqu'à ce qu'il plaise à notre saint Prophète de m'en faire trouver un plus élégant.

L'INCONNU.

Mais, depuis un mois, votre persécuteur n'existe plus.

GULISTAN.

Oui, je sais qu'il est mort dans ses bons sentimens pour moi; mais je n'ai pas de rancune: et puisse le grand Alla lui pardonner comme je lui pardonne!

L'INCONNU.

Son fils....

GULISTAN.

Son fils n'existerait pas sans moi; la loi du sérail le condamnait à périr; j'eus le bonheur de le soustraire à la sultane favorite; et son frère étant mort, il règne tranquillement à sa place.

L'INCONNU.

Et vous n'avez pas réclamé?....

GULISTAN.

Pardonnez-moi, mais il n'a pas répondu.

L'INCONNU.

Son silence.... est affreux!

GULISTAN.

Il ne m'étonne pas, je m'y attendais.

L'INCONNU.

Il vous doit le trône et la vie, et il ne vous protège pas? En vérité, mon cher Gulistan, j'admire le courage avec lequel vous supportez les coups de la fortune.

GULISTAN.

Quand je me désolerais, en serais-je plus avancé? Il était écrit dans le livre des destins que je m'endormirais sur les dégrés d'un trône, et que je m'éveillerais sur un grabat.

L'INCONNU.

A ce que je vois, vous êtes fataliste.

GULISTAN.

Oui, par goût et par principes, je ne songe jamais au lendemain.

L'INCONNU.

Et vous croyez que la fortune....

GULISTAN.

Je ne la cherche pas, j'aime mieux la laisser venir au devant de moi; elle se présentera de meilleure grace.

L'INCONNU, *à part.*

Je suis charmé de l'entendre parler ainsi. Son caractère aimable m'intéresse. (*Haut.*) Mais vous avez une patrie.... des parens ?....

GULISTAN.

Je n'en ai jamais connu ; je suis l'enfant du hazard. J'ai été riche et mon sort a été envié par tout le monde ; je suis pauvre et je n'envie le sort de personne.... J'ai fait beaucoup d'heureux et autant d'ingrats... Et cependant, si comme un certain pressentiment me l'annonce, je redeviens riche, l'expérience ne m'aura pas changé ; je ferai toujours le plus de bien et le moins de mal que je pourrai.

L'INCONNU, *d'un ton protecteur.*

Voilà de beaux sentimens, jeune homme ; je suis content de vous.

GULISTAN, *étonné et le regardant avec attention.*

Vous êtes bien bon, assurément.

DUO.

(*Ce duo est tout entier d'ironie.*)

L'INCONNU, *lui prenant la main et du même ton.*

Jeune étranger, comptez sur moi,
Je desire vous être utile.

GULISTAN.

Je vous rends grace ! Oh ! par ma foi
Sur mon sort me voilà tranquille.

L'INCONNU.

Si je peux vous faire du bien
Je vous traiterai comme un frère.

GULISTAN.

Seigneur, peut-on manquer de rien,
Quand on a l'honneur de vous plaire ?
Mais voyez donc, en ce moment,
Quel protecteur le ciel m'adresse !
Le pauvre diable assurément,
Est, comme moi, dans la détresse.

L'INCONNU.

Il me paraît très-mécontent
D'un protecteur de mon espèce :
Mais puis-je agir plus noblement ?
A son destin je m'intéresse.

Ensemble.

GULISTAN.

Seigneur, j'aurai recours à vous,
Si je me trouve dans la gêne.

L'INCONNU.

A coup-sûr il me sera doux
De vous soulager dans la peine.

GULISTAN.

Vous me faites beaucoup d'honneur.

L'INCONNU.

Non, je vous l'offre de bon cœur.

GULISTAN.

Comptez sur ma reconnaissance.

L'INCONNU.

Point du tout, je vous en dispense.

ENSEMBLE.

Ah ! le bon tour ! si l'on voyait
Quel costume est ici le nôtre,
En vérité l'on ne saurait
Le quel des deux protège l'autre.

GULISTAN.

Ah ! seigneur, je veux à mon tour
Vous prouver combien je vous aime.

L'INCONNU.

D'un aveu semblable, en ce jour,
Je ressens une joie extrême.

GULISTAN.

Permettez qu'avec vous, seigneur,
Je ne demeure point en reste.

L'INCONNU.

Vous me faites beaucoup d'honneur;
Cher Gulistan, je le proteste.

GULISTAN, *prenant le ton de l'Inconnu.*

Jeune étranger, comptez sur moi,
Je desire vous être utile.

L'INCONNU.

Je vous rends grace! Oh! par ma foi,
Maintenant me voilà tranquille.

GULISTAN.

Si je peux vous faire du bien,
Je vous traiterai comme un frère.

L'INCONNU.

Seigneur, peut-on manquer de rien,
Quand on a l'honneur de vous plaire?

ENSEMBLE.

Ah! le bon tour, etc.
Adieu, mon cher, comptez sur moi,
Et si je puis vous être utile,
Vous pouvez être bien tranquille,
Je vous en donne ici ma foi.

GULISTAN.

Si jamais vous manquez d'azyle,
Acceptez la moitié du mien.

L'INCONNU.

Seigneur, en m'offrant cet azyle,
Vous me traitez vraiment trop bien.

(*L'Inconnu fait une fausse sortie et revient à Gulistan, Gulistan fait de même, va après lui et le ramène.*)

Adieu, seigneur, comptez sur moi.

SCÈNE III.

GULISTAN, *seul, et riant.*

VOYEZ moi donc ce malheureux qui s'avise de prendre le ton protecteur : je n'ai qu'à compter sur lui, j'attendrai long-temps.... Mais il commence à se faire tard, occupons-nous du solide. L'intendant du seigneur Taher tarde bien à paraître.... Ce brave homme est cependant bien exact à me servir; et la nuit dernière, en m'envoyant chanter une romance sous les fenêtres de sa maîtresse, il m'a bien promis que ce soir je serais encore mieux traité qu'à l'ordinaire; allons, donnons-lui le signal accoutumé. (*Il s'approche du palais et chante en s'accompagnant sur son luth.*)

Ecoutez la prière
D'un jeune voyageur;
Daignez dans sa misère,
Etre son protecteur!
De lui, la providence
Prend pitié chaque jour;
C'est encor l'espérance
Du pauvre troubadour.

A son plaintif langage,
Pourriez-vous résister ?
Il sent que son courage
Est prêt à le quitter.
Appaisez la souffrance
Qu'il éprouve en ce jour,
Vous rendrez l'espérance
Au pauvre troubadour.

Privé de sa maitresse,
Il n'a plus aucun bien :
Excepté sa tendresse,
Il ne lui reste rien.
Le ciel à sa constance,
Sera sensible un jour ;
C'est la seule espérance
Du pauvre troubadour.

(*On entend un grand bruit dans le palais de Taher.*)

SCÈNE IV.

GULISTAN, CALAF, CHŒUR D'ESCLAVES.

TAHER, *appelant en dehors.*

Calaf ! Moussard ! Backer !
Allez, sans plus attendre.

GULISTAN, *à part.*

O ciel ! dans ce palais quel bruit se fait entendre !
C'est la voix de Taher !

CHOEUR.

Que fais - tu là ? Sors, misérable,
Ou tu vas tomber sous nos coups.

GULISTAN.

Eh ! mais de quoi suis-je coupable ?
Qui m'attire votre courroux ?

CHOEUR,

C'est par ordre de notre maître ;
Eloigne-toi ; sors, malheureux.
Bientôt lui-même il va paraître :
Sans plus tarder, quitte ces lieux.

GULISTAN.

Mais qu'ai-je fait à votre maître ?...

D'où son courroux pourrait-il naître?

CHOEUR, *le prenant à part et lui parlant bien bas.*

Bon étranger, c'est malgré nous;
Dans la maison nous t'aimons tous.

(On ouvre une fenêtre du palais.)

Mais on écoute,
C'est lui sans doute;
Crions encor,
Crions plus fort.

(*Haut.*) Veux-tu sortir à l'instant, traître!
Oses-tu bien nous résister?
(*Bas.*) Nous avons peur de notre maître,
Mais sur nos cœurs tu peux compter.
(*Haut.*) Allons, allons, sans plus attendre......

GULISTAN.

Eh! mais, messieurs, daignez m'entendre.....

CHOEUR.

Éloigne-toi, sans plus attendre.
Eh bien! veux-tu sortir d'ici?
Que fais-tu là? Pars, misérable,
Ou crains de tomber sous nos coups.

GULISTAN.

D'où peut venir votre courroux?
Messieurs, de quoi suis-je coupable?

LE CHOEUR, *bas, et regardant du côté de la maison de Taher.*

Bon étranger, c'est malgré nous,
Dans la maison nous t'aimons tous.

(Deux noirs paraissent à la porte de Taher.)

(*Haut.*) Veux-tu sortir à l'instant, traître!
Oses-tu bien nous résister?
(*Bas.*) C'est par l'ordre de notre maître,
Mais sur nos cœurs tu peux compter.

(*Gulistan sort.*)

SCÈNE V.

TAHER, CALAF, ESCLAVES.

TAHER.

EH bien! avez-vous chassé ce misérable?

CALAF.

Oui, seigneur, nous lui avons signifié vos ordres.

TAHER.

Je me méfie de ces chanteurs ambulans. Est-ce qu'on ne nous délivrera jamais de tous ces vagabons?.... Avez-vous passé chez le cady?

CALAF.

Oui, seigneur.

TAHER.

L'avez-vous prié de se rendre à mon palais?

CALAF.

Seigneur, il a été mandé ce matin par le nouveau roi, mais son premier lieutenant va venir à sa place.... Justement le voici qui s'avance.

TAHER.

C'est bon? Retirez vous.

SCÈNE VI.

TAHER, L'INCONNU, *dans le costume de cady, avec sa suite qui reste dans le fond.*

L'INCONNU, *à part.*

Ce nouveau déguisement me sert à merveille et favorise mon projet.

TAHER.

Ah! bonjour, seigneur; c'est donc vous qui remplacez le cady jusqu'à son retour?

L'INCONNU.

Oui, seigneur Taher. Voici le firman par lequel le souverain a daigné me confier jusqu'à nouvel ordre la direction de la police de cette ville,

(*Il lui présente un firman.*)

TAHER, *après l'avoir examiné.*

Voilà qui est parfaitement en règle. Personne ne peut nous entendre: ainsi, seigneur, je vais vous dire dans le plus grand secret le motif pour lequel je vous ai fait appeler.

L'INCONNU.

C'est inutile. Je sais ce que vous avez à me dire.

TAHER.

Comment, vous le savez?.... ah! je vous en défie bien Je ne l'ai dit à personne.

L'INCONNU.

Il y a deux jours que vous vous êtes marié avec un

de vos esclaves ; vous l'avez répudiée hier et vous voulez la reprendre aujourd'hui.

TAHER.

C'est singulier!.... Qui a pu vous instruire?.... Oui, il est vrai que je l'ai répudiée, parce que....

L'INCONNU.

Parce qu'elle a refusé de répondre à votre tendresse.

TAHER.

Je veux la reprendre parce....

L'INCONNU.

Parce que ses rigueurs ont irrité votre amour-propre.

TAHER.

Seigneur, elle est si jolie !.... Depuis qu'elle n'est plus ma femme.... je l'aime encore davantage.

L'INCONNU.

Parce que vous avez ouvert ce matin la lettre d'un de ses parens qui habite dans les Indes et qui la prévient d'un envoi de pierreries et d'étoffes précieuses pour la valeur de deux cents mille sequins.

TAHER, *extrêmement étonné.*

Par Mahomet ! voilà un homme habile.

L'INCONNU.

Cessez d'être étonné, seigneur Taher ; qu'il vous suffise de savoir que dans la place que j'occupe, on sait tout ce qui se passe, on entend tout ce qui se dit....

TAHER.

Et même ce qui ne se dit pas.

L'INCONNU.

Venons au fait... Vous voulez reprendre votre femme ?

TAHER.

Oui, seigneur cady, je brûle de la posséder : c'est un trésor dont je me suis privé par ma faute.

L'INCONNU.

Vous connaissez la loi de Mahomet. Désormais elle ne peut être unie à vous, qu'auparavant elle n'ait été mariée à un autre homme et répudiée par lui.

TAHER.

Voilà ce qui me désole ! Tout le monde l'épousera avec plaisir ; mais où trouver un mari qui veuille la répudier tout de suite et qui consente à n'être pas plus heureux que je ne l'ai été jusqu'à présent ?

L'INCONNU.

Vous avez des amis ?

TAHER.

Ce sont ceux-là à qui je me fierais le moins.

L'INCONNU.

Vous savez que le second mari, autrement appelé le hulla, doit au moins passer une nuit tête-à-tête avec votre femme.

TAHER.

Voilà, sur mon honneur, une loi bien singulière.

L'INCONNU.

Vous avez dumoins le droit de choisir à votre gré celui qui vous remplace, et partout les maris n'ont pas le même privilège.

TAHER.

Pour que le hulla soit à mon gré, il faut qu'il ne soit pas du tout à celui de ma femme.... Je vous avoue, seigneur, que ce choix-là m'embarasse infiniment.

L'INCONNU.

Je le pense bien !.... Si vous prenez un bel homme, votre femme l'aimera par goût.

TAHER.

Oui, mais si j'en prends un laid, je tremble qu'elle ne l'aime par caprice.

L'INCONNU, *malignement.*

Est-ce qu'elle a eu d'abord quelque légère inclination pour vous ?

TAHER.

Non, seigneur, elle n'a jamais pu me souffrir.

L'INCONNU, *avec ironie.*

Quelle injustice !.... Un homme riche ne voudra pas la répudier ; un habitant de la ville ébruitera la chose.

TAHER.

Oui, tout le monde se mocquera de moi. Pourtant il faut bien en passer par-là.

L'INCONNU.

Et que ne prenez-vous, comme cela se pratique, quelque misérable étranger, quelque vagabond qui prête son nom moyennant une cinquantaine de sequins, et qu'on fait chasser le lendemain de la ville, pour s'assurer de sa discrétion ?

TAHER.

Oui, vous avez là une excellente idée.

L'INCONNU.

Tenez, je connais un homme qui conviendrait à merveille..... N'avez-vous pas rencontré quelquefois un pauvre diable qui va chanter dans les caravanserails ?

TAHER.

Ah ! je vois qui vous voulez dire, Gulistan ?

L'INCONNU.

Positivement, c'est lui-même.

TAHER.

Parbleu! vous avez raison; ce drôle-là est justement ce qu'il me faut.

L'INCONNU, *à part.*

Bon!

TAHER.

Je n'ai pas peur qu'il veuille garder ma Zulmé.

L'INCONNU.

Sans doute. Le hulla qui veut garder une femme doit, suivant une loi formelle, lui donner un azyle, lui assurer un domaine convenable et prouver qu'il est né de parens honnêtes; or, Gulistan est sans parens: et d'ailleurs, il est si pauvre qu'il ne pourrait remplir aucune de ces conditions.

TAHER.

Je suis fâché de l'avoir fait chasser ce matin de devant ma porte; mais c'est égal; j'ai besoin de lui et je vais lui faire amitié. Où diable le retrouver maintenant?

L'INCONNU.

Je viens de le rencontrer auprès de la grande mosquée... Il doit y être encore, et si vous permettez, je vais dire à mes gens de l'amener devant moi.

TAHER.

Seigneur, je vous aurai la plus grande obligation. (*l'Inconnu parle à ses gens et ils sortent.*) (*à part.*) Parbleu! voilà un cady qui est un homme de mérite. (*Haut.*) Ecoutez donc, seigneur, il faudra bien faire la leçon à ce drôle-là au moins.... C'est que ma femme est charmante, voyez-vous.

DUO.

Savez-vous bien que ma Zulmé
A tous les charmes en partage!

L'INCONNU.

Oui, je sais bien qu'à sa beauté,
Vénus même rendrait hommage.

TAHER.

Sourcils d'ébène et teint de lys,
Joli regard, taille élégante.

L'INCONNU.

Ah! je le sais, elle est charmante,
Elle a la fraîcheur des houris.

TAHER.

Je vous demande quel dommage,
Si, d'un autre, un pareil trésor
Allait devenir le partage.

L'INCONNU.

Mais, seigneur, avec un peu d'or,
Vous évitez le mariage.

TAHER.

Oh! c'est toujours trop dangereux.

L'INCONNU.

Et quelle crainte est donc la vôtre?

TAHER.

Mais un hulla, tout comme un autre,
N'a-t-il pas un cœur et des yeux?

Ensemble.

Faut-il que je m'expose
A souffrir tout cela?
Ah! la vilaine chose
Qu'un hulla!

L'INCONNU.

Il faut que l'on s'expose
A souffrir tout cela.
C'est une belle chose
Qu'un hulla.

TAHER.

Oh ciel! comment! il faut qu'ensemble
Tous les deux ils passent la nuit?

L'INCONNU.

Il faut absolument qu'ensemble
Tous les deux ils passent la nuit.

TAHER.

Est-il possible! Hélas! je tremble.

L'INCONNU.

En termes clairs, la loi le dit.

TAHER.

Ils seront seuls?

L'INCONNU.

Oui, tête-à-tête.

TAHER.

Que deviendrai-je, en ce moment?

L'INCONNU, *avec ironie et affectation.*

Vous serez libre, en ce moment,
De prier notre saint prophête.

TAHER.

Le saint prophête?

L'INCONNU.

Assurément,
Vous le prierez bien ardemment,
Pour abréger votre tourment.

TAHER, *avec colère.*

Eh! mais, que diable, en cette affaire,
Le saint prophête a-t-il à faire!
Vous vous mocquez, mon cher cady.
Quel passe-temps pour un mari!
Quand tous les deux, dans le mystère,
Se trouveront au rendez-vous;
Moi, j'irai faire une prière
Pour le bonheur des deux époux.

L'INCONNU.

N'irritez pas le saint prophête,
A ses décrets soumettez-vous;
Sa main invisible et secrète,
Protège les tendres époux.

Il se fait tard, seigneur, Gulistan va bientôt paraître. La loi exige que la cérémonie se fasse avec pompe, allez donc tout disposer dans votre palais. Donnez des ordres pour qu'on apprête le manteau nuptial, faites brûler des parfums, que tous vos esclaves viennent rendre hommage au hulla, enfin, que votre soumission aux lois de Mahomet vous rende digne de sa faveur toute puissante.

TAHER.

Comment, seigneur Cady, il faut que j'aille moi-même?....

L'INCONNU.

Allez, et ne répliquez pas.

SCÈNE VII.

L'INCONNU, GULISTAN *et Gardes qui le conduisent.*

GULISTAN.

MESSIEURS, je n'ai rien à démêler avec la justice, vous dis-je; mes chansons ne font de mal à personne, laissez-moi passer mon chemin.

L'INCONNU.

Approchez, Gulistan.

GULISTAN.

Que vois-je? le voyageur de ce matin en Cady! et je suis arrêté. Dites donc, camarade, est-ce là la protection que vous m'avez promise?

L'INCONNU.

Je tiens toujours à ma parole.

GULISTAN.

Traître! tu ne rougis pas du métier que tu fais? Tu te déguises pour surprendre ma bonne foi.

L'INCONNU.

Ah! Gulistan, est-ce donc là cette aimable philosophie qui me charmait ce matin?... Vous ne devez pas être étonné: tout ce qui vous arrive aujourd'hui était tracé dans le grand livre des destins.

GULISTAN.

Seigneur Cady, point de raillerie, vous m'avez fait arrêter, quel mal ai-je fait? Jugez-moi.

L'INCONNU.

C'est vous qui me jugerez avec le temps. Vous allez voir....

GULISTAN.

Qu'est-ce que je vais voir?

SCÈNE VIII.

L'INCONNU *et sa suite*, GULISTAN, TAHER.

(Taher est suivi d'un grand nombre d'Esclaves, de l'un et de l'autre sexe. On place d'abord deux torchères devant la porte de Taher; six Esclaves portent un palanquin, d'autres portent sur de magnifiques carreaux un riche turban, des babouches et un doli- superbe. Le cortège défile sur les premiers vers du finale.)

CHŒUR ET MARCHE.

O Mahomet! père des vrais croyans!

De tes sujets, écoute la prière.
Daigne, en ce jour, sur tes humbles enfans
Laisser tomber un rayon de lumière !

GULISTAN, *qui s'est retiré dans le fond.*

Où va ce cortège brillant ?
Que vont-ils faire, en ce moment ?

L'INCONNU.

Sans plus tarder, qu'on obéisse
Il faut que la loi s'accomplisse.

GULISTAN, *entouré par plusieurs esclaves.*

Que faut-il pour votre service ?

LES ESCLAVES, *avec mystère, le ramenant au milieu du théâtre et lui mettant un riche turban sur la tête.*

Sans résister qu'on obéisse,
Il faut que la loi s'accomplisse.

GULISTAN.

Ah ! quel est mon étonnement !
Je n'entends rien à ce mystère.
Eh mais ! que veulent-ils donc faire ?
Rêvai-je encor en ce moment ?
Pourquoi cela ?

LES ESCLAVES.

Paix !

GULISTAN.

Mais permettez-moi....

LES ESCLAVES.

Sans résister, qu'on obéisse,
Il faut que la loi s'accomplisse.

(*On lui met un doliman superbe.*)

GULISTAN, *à part*

Eh mais ! que veulent-ils de moi ?
Je n'entends rien à ce mystère.

(*On met les babouches à terre pour qu'il les prenne.*)

Sans résister, laissons-les faire ;
Il faut obéir à la loi.
Dites-moi donc....

LES ESCLAVES.

Paix !

GULISTAN.

Mais écoutez-moi....

GULISTAN, *s'asseyant, et d'un ton impérieux.*

Paix ! Sans résister, qu'on obéisse.
(Gulistan se fait chausser par les esclaves.)
Il faut que la loi s'accomplisse.
(à part.) Ma foi, je dois en convenir,
Cette loi n'est pas sévère.
Tranquillement laissons-les faire,
Il est facile d'obéir.
(Haut.) Eh bien ! messieurs, est-ce fini ?

LES ESCAVES.

Ah ! qu'il a bonne mine ainsi !

TAHER.

Il a trop bon mine ainsi !

(On lui présente une glace montée à la turque, afin qu'il se contemple à son aise.

CHOEUR.

Ah ! qui pourrait le reconnaître ?
Qu'il a bon air sous ces habits !
Pour plaire, il n'a plus qu'à paraître,
Et tous les cœurs seront ravis.

GULISTAN, *se regardant dans la glace, et avec complaisance.*

Ah ! qui pourrait me reconnaître,
En me voyant ces beaux habits ?
Pour plaire, je n'ai qu'à paraître,
Messieurs, je suis de votre avis.

TAHER.

Ah ! qui pourrait le reconnaître !
Il est trop bien sous ces habits.
Je crains, qu'en le voyant paraître,
Zulmé ne soit de cet avis.

L'INCONNU.

Alla !.... Alla !.... Alla !....
Au nom de Mahomet, je vous proclame hulla.

GULISTAN.

Hulla.... Quelle charge est-ce là ?

L'INCONNU.

Sur ce mystère,
Je dois encor me taire.
(Du ton du premier duo.)
Jeune étranger, souvenez-vous
Qu'à votre sort je m'intéresse,

GULISTAN, *prenant de même l'air protecteur.*

De mon côté, je suis jaloux
D'être fidèle à ma promesse.
Jeune étranger, comptez sur moi,
Et si je puis vous être utile,
Vous pouvez être bien tranquille,
Je vous en donne ici ma foi.

CHOEUR.

Partons, partons, sans plus attendre,
L'instant approche, le jour fuit.
Seigneur hulla, voici la nuit;
Dans ce palais il faut vous rendre.

GULISTAN.

De ce qui m'arrive aujourd'hui,
Vraiment ma surprise est extrême:
Si l'on veut me jouer ici,
Qu'on me traite toujours de même.

CHOEUR.

Partons, partons, sans plus attendre,
L'instant, etc.

(Dès ce moment le chœur se met en marche; on fait le tour de la place. Gulistan est monté dans le palanquin; tout le monde l'environne, et le cortège rentre dans le palais de Taher à-peu-près dans le même ordre qu'il en est sorti.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un sallon élégant, dans le genre asiatique. Au lever du rideau, on apperçoit à travers les trois portes du fond qui sont garnies de portières, de gauche à droite, le cortège du hulla qui entre dans le fond du palais sur la marche du premier acte. Sur une autre musique, de droite à gauche, arrive Zulmé ramenée dans un palanquin différent de celui de Gulistan, d'une forme plus élégante encore, et porté par de jeunes esclaves. Le cortège du hulla se compose d'hommes, celui de Zulmé de femmes. Ce dernier entre dans l'appartement.

SCÈNE PEEMIÈRE.

ZULMÉ, CHŒUR D'ESCLAVES.

CHOEUR.

Rassurez-vous, belle Zulmé,
Vous allez voir finir vos peines;
Taher, votre époux bien aimé,
Demain va reprendre vos chaînes.

ZULMÉ.

Cet appareil de fête ajoute à mon malheur.
De grace, laissez-moi seule avec ma douleur.

(Les esclaves sortent.)

SCÈNE II.

ZULMÉ, *seule.*

RÉCITATIF.

ROMANCE.

Reviens, ô toi que je chéris!
Reviens auprès de ton amie.
Dans les regrets et les ennuis, } *bis.*
J'ai loin de toi passé ma vie;
Mais dans mon cœur, je trouvais chaque jour,
Le souvenir de mon premier amour.

On ose ici me retenir
Dans les liens de l'esclavage.
Mais on ne peut ni me fléchir, } *bis.*
Ni triompher de mon courage.
Et tout ranime encor plus en ce jour
Le souvenir de mon premier amour.

Par la richesse et la grandeur,
On cherche en vain à me séduire.
Conserve-moi toujours ton cœur, } *bis.*
C'est le seul bien que je desire.
Oui, sur la terre, hélas! le même jour
Verra finir ma vie et mon amour.

SCÈNE III.

ZULMÉ, TAHER, L'INCONNU.

ZULMÉ.

Quelle est donc cette nouvelle persécution? Seigneur, de quel droit me faites-vous ramener ici contre mon gré?... Quel est cet autre époux dont on me parle?

TAHER.

Réjouis-toi, ange de mon cœur! demain, je redeviendrai ton mari.

ZULMÉ (*à part.*)

Voilà le plus grand malheur qui pouvait m'arriver.

L'INCONNU.

Ne craignez rien, belle Zulmé, ce Hulla qui va vous épouser doit vous assurer un sort digne d'envie.

TAHER.

Sans doute, en te réunissant à moi.

ZULMÉ.

Mais quel est donc ce Hulla? ne puis-je le voir?

TAHER.

Non, je veux bien épargner

yeux délicats. C'est un mendiant de profession, un de ces misérables qui se prêtent à tout pour avoir de l'or.

L'INCONNU (*gaîment.*)

Il y a beaucoup de ces misérables-là.

TAHER.

Tu penses bien, ma Zulmé, que je l'ai choisi de manière . . . . il est vieux . . . . laid . . . . difforme.

L'INCONNU.

Enfin, madame, figurez-vous que le seigneur Taher n'a pas cessé d'être votre époux.

TAHER.

Hein !

L'INCONNU.

Je veux dire que ce nouvel époux ne l'est que pour la forme, et que vous seul en conservez les droits.

TAHER.

Ah ! j'entends.

L'INCONNU.

Retirez-vous dans votre appartement, belle Zulmé; les imans et les prêtres vont se rendre ici pour la cérémonie; apportez-y un cœur fervent et pieux, et soyez sûre que l'aurore de demain éclairera le bonheur des plus tendres époux.

TAHER.

Des plus tendres époux ! ah ! oui, bien tendres ! Va, lumière de ma vie, soleil de mon amour, tu seras plus heureuse que les houris de notre saint prophête.

ZULMÉ.

Seigneur Cady, je suis esclave, et je ne peux pas briser ma chaîne; mais je déclare au seigneur Taher qu'il aura beau employer les menaces, la douceur, les caresses, que ce cœur ne sera jamais à lui; que ses empressemens redoublent encore ma haine, et que je ne commencerai à avoir un peu moins d'aversion pour lui que lorsque j'aurai la certitude de ne le voir jamais.

SCÈNE IV.

L'INCONNU, TAHER.

L'INCONNU.

Dans le fait, seigneur, il paraît qu'elle ne vous aime pas prodigieusement.

TAHER.

Pardonnez-moi ! . . . pardonnez-moi ! . . . D'ailleurs

cela viendra avec le temps ; elle vient déjà de me parler avec plus de douceur que de coutume.

L'INCONNU.

Oh! c'est différent! et pour peu que cela continue, vous serez adoré.

TAHER.

Ah ça, vous avez tout expliqué au hulla?.. Vous croyez donc, seigneur, que je puis être sans crainte sur son compte ?

L'INCONNU.

Ah! mon dieu! vous pouvez dormir tranquille.

TAHER.

Je souhaite qu'il en fasse autant.

L'INCONNU.

Il fera tout ce que vous voudrez.

TAHER.

Mais je ne veux rien.... Voici donc la chambre où ils doivent passer cette fatale nuit?... Comment, il faudra que je les laisse ?....

L'INCONNU.

C'est là loi.

TAHER.

Mais, si cependant....

L'INCONNU.

C'est la loi.

TAHER.

Savez-vous bien, seigneur, que ce coquin de hulla a un air ?.... Je tremble que la beauté de ma femme....

L'INCONNU.

Ils ne se verront pas ; que risquez-vous ?

TAHER.

Mais pendant la cérémonie du mariage ?

L'INCONNU.

Elle aura lieu dans l'obscurité.

TAHER.

Ah! c'est différent.... Mais c'est que l'obscurité....

L'INCONNU.

Vous aimeriez donc mieux qu'il fît jour ?

TAHER.

Non ! je voudrais qu'il ne fît ni jour ni nuit... Mon dieu! que le temps va me paraître long !

L'INCONNU.

Songez que, dans cette saison, les nuits sont très-courtes. La cérémonie du mariage ne se fera qu'après minuit ; la musique des minarets vous annoncera le crépuscule, et alors vous rentrerez dans tous vos droits.

TAHER.

Il la répudiera donc sans difficulté ?

L'INCONNU.

Je vous le répète encore, comment voulez-vous qu'il la garde? La loi est formelle. Dot..... azyle.. . parens... Il ne peut remplir aucune des conditions qu'elle exige... Mais tenez, le voici lui-même, il va vous confirmer ses bonnes intentions.

SCÈNE V.

LES MÊMES, GULISTAN, *suivi de plusieurs esclaves*, CALAF.

GULISTAN, *très-haut.*

VOULEZ-VOUS bien exécuter mes ordres, drôles que vous êtes ? N'est il pas vrai, seigneur Cady, que tous ces esclaves sont soumis à mes volontés ?

L'INCONNU.

Oui, seigneur, jusqu'à demain. Ordonnez, commandez, disposez, vous êtes le maître absolu dans ce palais.

GULISTAN.

Vous l'entendez, je suis le maître : Allons, attention !.. Qu'on me donne à souper.

TAHER.

Mais, seigneur hulla.....

GULISTAN.

Paix ! Je suis le maître. Qu'on me serve les mets les plus délicats, les vins les plus exquis.

CALAF.

Du quel ?

TAHER.

Mais, seigneur hulla, la loi de Mahomet défend de boire du vin.

GULISTAN.

Pourquoi donc y en a-t-il chez toi?... Du vin de Chypre, entendez-vous?

TAHER.

Permettez-moi de vous dire....

GULISTAN.

Silence! Je suis le maître jusqu'à demain ; je n'ai pas beaucoup de temps, je veux le mettre à profit.

TAHER.

Maintenant, seigneur, nous allons parler de l'affaire qui m'intéresse.... Vous savez que ma femme....

GULISTAN.

Un moment.... Voici la table. (*Des esclaves apportent une table et un canapé qu'ils posent au milieu du théâtre. Plusieurs autres esclaves tiennent des plateaux sur lesquels sont du café, glaces, sorbets, liqueurs, et les posent sur la table, lorsque Gulistan les demande.*) On parle mieux d'affaire le verre à la main.

TAHER, *à part.*

J'enrage!

GULISTAN.

Le beau souper! je suis content. (*Il se place sur le canapé.*) Eh bien! allons, prenez place, seigneur Taher; faites comme si vous étiez chez vous.

TAHER.

Je vous rends grace, je n'ai pas faim.

GULISTAN.

Et vous, seigneur Cady?

L'INCONNU.

La loi défend aux magistrats de rien accepter.

GULISTAN, *lui montrant un plat.*

Oui, mais elle ne les empêche pas de prendre ce qui leur fait plaisir.... A boire! à boire!.... maintenant, seigneur Taher, je me sens en état de vous entendre: Qu'est-ce que je peux faire pour vous?

TAHER.

Vous savez que vous devez épouser ma femme?

GULISTAN.

Oui, on me l'a dit.... Est-elle jolie, votre femme?

TAHER.

Non, non, seigneur, mais autrefois....

GULISTAN.

Comment, autrefois.... Elle n'est pas jeune?

TAHER.

Pardonnez-moi.... Elle a peut-être bien deux ou trois ans moins que moi.

GULISTAN.

La cinquantaine?

TAHER.

Précisément.

GULISTAN.

A sa santé, seigneur Taher. (*à l'esclave qui tient le flacon.*) Qu'est-ce que c'est que ce vin-là?

TAHER.

C'est du vin de Chypre; il ne vaut pas grand chose.

GULISTAN, *après avoir bu.*

Parfait, en vérité!

TAHER, *bas au cady.*

Voyez donc, comme le coquin boit? (*Haut à Gulistan.*) Le vin de Chypre porte à la tête.

GULISTAN.

Ma foi, seigneur Taher, si votre femme valait votre vin...,

TAHER, *bas au cady.*

Ah! mon dieu! comme il a les yeux brillans!

GULISTAN.

Pourquoi l'avez-vous quittée? Vous étiez jaloux peut-être?

TAHER.

Non, seigneur, c'est elle qui était jalouse de moi.

GULISTAN, *le regardant long-temps.*

Petit perfide!... Allons, du café, des liqueurs, des sorbets, des glaces, (*Au calaf qui les apporte, et qu'il reconnaît pour celui qui le matin lui a montré de l'amitié.*) Je suis content de ton zèle; tiens, voilà pour toi. (*Il lui donne un vase d'or.*)

TAHER, *à part.*

Le scélérat, il m'assassine! comment donc, un vase d'or. (*Haut.*) Mais, seigneur hulla....

L'INCONNU.

Prenez garde de l'offenser.

TAHER.

Quel supplice!

GULISTAN.

Ce n'est donc pas par amour, seigneur Taher, que vous reprenez votre femme?

TAHER.

Non, seigneur, c'est par raison.

GULISTAN.

Elle a sans doute d'excellentes qualités?

TAHER.

Point du tout; elle est méchante, avare, colère....

GULISTAN, *se levant.*

Ce serait vraiment dommage de désunir un couple si bien assorti... C'en est fait, je me dévoue.... (*Il fait signe aux esclaves d'ôter la table. Dès ce moment, on fait la nuit peu-à-peu dans les coulisses, pour qu'elle se trouve faite, à l'entrée de la cérémonie où l'on met la gaze sur la rampe qui ne se baisse tout-à-fait qu'à la sortie des prêtres.*)

TAHER.

Ah! seigneur, que vous êtes bon! vous me causez

une joie !.... un transport !.... Vous me promettez bien....

GULISTAN.

Voulez-vous que je la répudie d'avance ?

L'INCONNU.

Non, seigneur, la loi ne le permet pas.

TAHER.

Dans tous les cas, je compte sur votre délicatesse.

GULISTAN

Vous moquez-vous de moi, seigneur Taher ? Quand votre femme serait jeune et jolie, vous ne prendriez pas plus de précautions. Mais eût-elle la beauté des odalisques, elle ne me séduirait pas.

TAHER.

Vraiment, seigneur ?

GULISTAN.

J'en aime une autre, puisqu'il faut vous le dire : et dans tout ceci, je n'ai voulu que vous obliger.

(*Taher veut l'embrasser, Gulistan se détourne.*)

TAHER.

Ah ! que je suis ravi de vous entendre !

L'INCONNU.

L'instant de la cérémonie nuptiale approche..... C'est ici même qu'elle aura lieu. Je vais tout disposer. Suivez-moi, seigneur Taher, allons recevoir les Imans avec une pompe digne du ministère sacré qu'ils exercent.

TAHER.

Je puis assister à la cérémonie, n'est-ce pas ?

L'INCONNU.

Oui, vous aurez encore ce droit.

SCÈNE VI.

GULISTAN, *seul, dans l'obscurité.*

Par Mahomet ! il faut avouer que les destins m'ont réservé à de singulières aventures.... Est-il bien vrai que je vais me marier, et avec une vieille femme encore ?.... Pourquoi pas ? Je l'épouse ce soir et je la quitte demain. Je rends service à un honnête mari, et je n'engage ni mon cœur, ni ma liberté. Non, ma chère Dilara, non, je ne te suis pas infidèle. O ciel ! j'entends du bruit, c'est sans doute ma future.

SCÈNE VII.

ZULMÉ, GULISTAN, L'INCONNU, TAHER, LES IMANS, LES PRÊTRES.

(Les prêtres, sur une marche religieuse ; ils sont suivis de jeunes filles qui portent des parfums dans des cassolettes, et des lumières dans des vases d'albâtre, de manière à produire une lueur pâle. L'Inconnu donne la main à Zulmé qui est enveloppée d'un très-grand voile ; elle est placée sous un dais, et Gulistan se place sous un autre, de manière qu'ils ne peuvent s'appercevoir.)

CHŒUR RELIGIEUX.

Faibles mortels, rendons hommage
Au dieu puissant qui nous créa ;
Tout l'univers est son ouvrage ;
Gloire éternelle au grand Alla ?

L'IMAN *ou* LE CADY.

Dans les liens du mariage,
Vous allez être unis tous deux :
Le nœud sacré qui vous engage,
Doit à jamais combler vos vœux.
(à Zulmé.)
De Cadissa vous aurez la douceur.
(à Gulistan.)
Et vous, d'Ali vous aurez la constance.
(à Zulmé.) *(à Gulistan.)*
Jamais d'humeur. De l'indulgence.
(à tous deux.)
Vous le jurez !

ZULMÉ, *à part.*

Cruel destin !

L'IMAN, *à Gulistan.*

Vous promettez ?

GULISTAN.

Jusqu'à demain.

L'IMAN, *prenant deux anneaux sur un plateau que tient un prêtre et les mettant successivement aux doigts de Zulmé et de Gulistan,*

Dès ce moment, l'hymen vous lie,
D'après la loi de Mahomet.

Goûtez long-temps, dans cette vie,
Tout le bonheur qu'il vous promet.

Le chœur répond.

Dès ce moment, l'hymen vous lie, etc.

TAHER, *à part.*

Entends ma voix, je t'en supplie !
Ne souffre pas, ô Mahomet !
Qu'ils jouissent dans cette vie
Du bonheur que ta loi promet.

ZULMÉ, *à part.*

Contre mon gré, l'hymen me lie,
Je te proteste, ô Mahomet.

GULISTAN. *à part.*

Ah ! sans regret, je sacrifie
Tout le bonheur qu'il me promet.

LES PRÊTRES ET LE CHOEUR.

Hommage au dieu qui nous créa ;
Gloire éternelle au grand Alla !

LES JEUNES FILLES.

Dans ce lieu calme et solitaire,
Nous vous laissons, heureux époux !
Ici, le seul dieu du mystère,
Doit maintenant veiller sur vous.
Partons, partons ; retirons nous.

Le Chœur reprend.

Dans ce lieu, calme, etc.

(Pendant ce temps, l'Inconnu ou cady ôte le voile à Zulmé. Les deux dais qui étaient en avant reculent un peu, de manière que le chœur d'hommes et de femmes puissent s'adresser les uns à Gulistan, les autres à Zulmé : quand le morceau est fini, tout le monde s'éloigne, en reculant et en se grouppant avec grace. Les jeunes filles emportent les vases d'albâtre. Taher, avant de sortir, éloigne les deux sophas et les pousse aux deux extrémités du théâtre. On tire les portières sur les trois portes du fond.)

SCÈNE VIII.

GULISTAN, ZULMÉ.

(*Ils s'assoyent sur les deux sophas, et se tournent le dos.*)

GULISTAN, *à part.*

Nous voilà seuls.... Allons, Gulistan, du courage, mon ami!

ZULMÉ, *à part.*

Il est là.... Je me meurs d'effroi! Ce hulla est un homme mal élevé, et....

GULISTAN, *à part.*

Si au moins c'eût été une femme jeune et jolie.

ZULMÉ.

Me forcer à recevoir la main d'un pareil homme!

GULISTAN.

Qu'est-ce que je vais devenir?.... Pensons à Dilara.

ZULMÉ.

Occupons-nous de Nadir.

GULISTAN.

Ah! je ne lui ferai pas l'injure d'invoquer son souvenir, pour résister à une épreuve si peu dangereuse.

ZULMÉ.

Cher amant! si tu savais.... Mais rassure-toi, ce nouvel époux ne triomphera pas plus que Taher de la fidélité que je t'ai jurée.

GULISTAN, *après avoir attendu quelque temps.*

Le charmant tête-à-tête!

ZULMÉ, *de même.*

L'agréable conversation!

GULISTAN, *bien bas.*

Elle est bien silencieuse.... c'est singulier, pour une vieille femme.

ZULMÉ.

Ah! mon dieu! que le jour tarde à paraître!

GULISTAN.

La nuit n'est pas encore près de finir.... Que faire d'ici au point du jour?.... Ma foi, chantons le point du jour; pendant ce temps-là, il arrivera, peut-être.... Allons, prenons mon luth. Dans les circonstances embarrassantes, c'est toujours lui qui m'a tiré d'affaire. D'ailleurs, si le seigneur Taher écoute aux portes, il ne sera pas mé-

content de la manière dont j'emploie mon temps auprès de son intéressante moitié. (*Il prélude.*)

ZULMÉ.

Est-ce qu'il va chanter ?

GULISTAN.

Le point du jour,
A nos bosquets rend toute leur parure ;
Flore est plus belle, à son retour :
L'oiseau reprend doux chant d'amour ;
Tout célèbre dans la nature
Le point du jour.

Au point du jour,
Desir plus vif est toujours près d'éclore :
Jeune et sensible troubadour,
Quand vient la nuit, chante l'amour ;
Mais il chante bien mieux encore,
Au point du jour.

ZULMÉ.

Et moi, je dois gémir encore,
Au point du jour.

Le point du jour
Cause par fois, cause douleur extrême.
Que l'espace des nuits est court,
Pour le berger brûlant d'amour,
Forcé de quitter ce qu'il aime,
Au point du jour !

GULISTAN, *à part.*

J'ai beau chanter ; la nuit n'arrive pas.

ZULMÉ, *après avoir profondément réfléchi pendant les couplets.*

Non, il n'est pas possible.... ce n'est pas-là le hulla dont on m'a parlé.... Tout annonce, au contraire...

GULISTAN, *à part.*

Ma foi, pour passer le temps, j'ai envie d'entamer la conversation avec la vieille !... Madame....

ZULMÉ, *avec effroi.*

Ah ! mon dieu ! il me parle....

GULISTAN.

Que pensez-vous de notre situation ?

ZULMÉ, *tremblante.*

Seigneur.... je vous avouerai....

GULISTAN.

Comme vous tremblez ! est-ce que vous avez peur de moi?

ZULMÉ, *tremblant davantage.*

Non, non, seigneur, non sûrement, mais....

GULISTAN.

Madame.... de si loin il est difficile de s'entendre.... si vous me permettiez de m'approcher un peu.

ZULMÉ, *avec le plus grand effroi.*

De grace, n'avancez pas !

GULISTAN.

Je suis votre mari pourtant, et il est bien naturel que je fasse connaissance avec ma femme. (*Il se lève de son siège, mais sans bouger de place.*)

ZULMÉ.

Ah ! seigneur, je vous en conjure....

GULISTAN.

Rassurez-vous, madame, je sais tout le respect que je dois à votre âge.

ZULMÉ, *se levant.*

Comment ! à mon âge !.. Est-ce qu'on l'aurait trompé?.. Je reconnais bien là mon jaloux, il n'aura pas manqué non plus de lui dire que je suis horrible.... C'est toujours fort désagréable.

GULISTAN.

Est-ce que par hazard?.... Eh ! mais, quand je songe aux craintes de Taher, aux précautions qu'il a prises..... (*S'approchant de Zulmé.*) Sans l'effrayer, si je pouvais l'examiner de plus près.... approchons-nous doucement ; malgré l'obscurité, je saurai bien distinguer.

DUO.

Ciel ! j'entrevois une taille élégante !

ZULMÉ.

Quel trouble me saisit et m'agite en secret !

GULISTAN.

Elle a de la tournure, et je crois qu'en effet....

C'est une jeune femme, une femme charmante.

ZULMÉ.

C'est un jeune homme, et Taher me trompait.

ENSEMBLE.

Et Taher me trompait!
Mon cœur bat vivement, il palpite;
Je le sens, il s'élance, il s'agite,
Et je ne puis deviner pourquoi.

ZULMÉ.

Quel changement s'est fait en mo

GULISTAN.

D'où vient ne suis-je plus le même?

ZULMÉ.

Est-ce la crainte, est-ce l'effroi?

ENSEMBLE.

D'où peut venir le trouble extrême,
Qui soudain s'empare de moi?
Mon cœur bat, il palpite,
Il s'élance, il s'agite,
Et je ne sais pourquoi.

ZULMÉ.

Quel est donc cet étranger?

GULISTAN.

Cette femme, quelle est-elle?

ZULMÉ.

Mais tout me défend d'y songer.

GULISTAN.

Vers cet objet mon cœur m'appelle;
Non, non, éloignons-nous.
Point de faiblesse!
Et songeons à la promesse
Que j'ai faite à son époux.

ENSEMBLE.

Mais, je le sens, un trouble extrême
Fait vivement battre mon cœur;
Et cependant, ce moment même
Est plein de charme et de douceur.

GULISTAN.

C'en est fait, je ne peux résister à l'ascendant qui m'entraîne.... Madame, au nom du ciel....

(Il s'approche.)

FINALE.

TAHER, *dans la coulisse.*

Seigneur hulla, voilà le jour !

GULISTAN.

O ciel ! quel bruit se fait entendre !

ZULMÉ.

Sitôt ! hélas ! j'étais loin de l'attendre.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TAHER, *suivi de plusieurs esclaves qui portent des flambeaux.*

(*Gulistan et Dilara s'appercevant, jettent un grand cri, et se précipitent dans les bras l'un de l'autre*)

GULISTAN.

JUSTES dieux !.... Dilara !....

DILARA.

Gulistan !, est-ce toi ?

GULISTAN.

C'est toi !

DILARA.

C'est moi.

GULISTAN.

Je te revoi !

TAHER.

Seigneur hulla, le jour commence ;
Il faut partir en diligence :
Je reprends mon titre d'époux.

(*Lui offrant une bourse.*)

A l'instant qu'on la répudie,
Et sur le champ, séparez-vous.

GULISTAN, DILARA.

Plutôt cent fois perdre la vie !

GULISTAN.

Cette femme n'est plus à vous,
Elle m'appartient pour la vie.

DILARA.

Taher ! je ne suis plus à vous,
Je suis à Nadir pour la vie.

GULISTAN, *refusant la bourse.*

Seigneur Taher, honnêtement,
Je ne puis prendre votre argent,
Je ne l'ai pas gagné.

TAHER.

Je vois venir mon homme.
Fripon, tu veux que je double la somme.

GULISTAN.

Quand vous me donneriez vos biens et vos palais,
Sans hésiter, je les refuserais.

TAHER.

J'ai peine à contenir le courroux qui m'enflamme.
Allons, coquin, rends-moi ma femme.

GULISTAN.

Ah! point d'insulte : elle est ma femme.

DILARA.

Oui, de Nadir, je suis la femme.

TAHER.

Je saurai bien vous séparer.

GULISTAN, DILARA.

Près de toi, je veux demeurer,
Rien ne pourra nous séparer.

SCÈNE X.

LES MÊMES, L'INCONNU, LES GENS DE LOI, *leur suite et* LE CHŒUR.

TAHER.

LE coquin veut garder ma femme;
Seigneur Cady, le croiriez-vous!

GULISTAN.

Seigneur Cady, souffrirez-vous,
Qu'on me sépare de ma femme?

CHOEUR.

Il faut savoir, sans plus tarder,
S'il a le droit de la garder.

L'INCONNU.

Prenez un peu de patience,
Ecoutez-moi, faites silence.

CHOEUR.

Ecoutons bien, faisons silence.

L'INCONNU.

La loi veut qu'un nouvel époux,
A sa femme donne un azyle.
Quel azyle lui donnez-vous!

TAHER.

Quel azyle lui donnez-vous?

GULISTAN, *à part.*

Où diable trouver un azyle!
Cet homme à me poursuivre, est toujours acharné;
A le trouver par-tout, suis-je donc condamné?

CHOEUR.

Il faut indiquer un azyle.

GULISTAN.

Allons, choisissons un azyle.
Je vais te bien loger, ma femme, sois tranquille.
Seigneur Cady, j'obéis à la loi.
Ma femme habitera dans le palais du roi.

Ensemble.

CHOEUR.

Dans le palais du roi!
C'est donc un homme d'importance?

TAHER.

Dans le palais du roi!
Peut-on avoir plus d'impudence?

L'INCONNU.

Dans le palais du roi!
Il choisit bien sa résidence.
Hulla, ce n'est pas encor tout.

CHOEUR.

Ah! vraiment! tu n'es pas au bout.

L'INCONNU.

En termes clairs, la loi proclame,
Que toujours le nouvel époux,
Apporte une dot à sa femme.
Hulla, pour dot, que donnez-vous!

TAHER.

Parlez ! pour dot, que donnez-vous ?

GULISTAN.

Ah ! puisqu'il faut en donner une,
Pour dot, je donne ma fortune.

LE CHOEUR.

Qu'est-ce donc que votre fortune !

GULISTAN.

Trois cent mille sequins. Je peux fournir encor
Deux dromadaires chargés d'or.

TAHER.

Deux dromadaires chargés d'or !
Peut-on avoir plus d'impudence !

CHOEUR.

Deux dromadaires chargés d'or !
C'est donc un homme d'importance !

DILARA.

Deux dromadaires chargés d'or !
Hélas ! que faut-il que je pense ?

L'INCONNU.

Où prend-il donc cette opulence ?
Deux dromadaires chargés d'or !
La loi s'exprime de manière,
Que toujours le nouvel époux
Est tenu de nommer son père.
Quel est le nom de votre père ?

TAHER.

Quel est le nom de votre père !
Il n'en a pas : que va-t-il faire ?

GULISTAN, *à part*.

Voyons, qui prendrai-je pour père ?
(haut) De puissantes raisons m'engagaient à le taire ;
Mais enfin à la loi, puisqu'il faut obéir,
Reconnaissez en moi, le fils du grand visir.

CHOEUR.

Du grand visir !

GULISTAN.

Pas davantage.

CHOEUR.

Comment ! du grand visir ?
Ah ! quel illustre personnage !
Nous présentons notre humble hommage
Au noble fils du grand visir.

L'INCONNU, *à part.*

Cher Gulistan, allons, courage,
Tu ne pouvais mieux choisir.

GULISTAN, *à part.*

Il n'en coûte pas davantage,
En pareil cas, de bien choisir.

DILARA, *à part.*

Cruel moment ! je perds courage !

TAHER, *furieux.*

Comment ! comment ! le fils du grand visir !
Eh quoi ! vous le croyez, vous lui rendez hommage
Ce n'est qu'un imposteur,
Un homme sans pudeur.
Il veut gagner du temps !

CHOEUR.

Si c'est un imposteur,
Un homme sans pudeur,
Taher doit à l'instant en obtenir vengeance.

L'INCONNU.

Silence !
Il faut que le hulla prouve ce qu'il avance.
Par mon ordre, à l'instant un courrier va partir,
Et se rendre à Cogende, auprès du grand visir.
Son retour sera prompt. Jusqu'à son arrivée,
Zulmé, de son époux, ne peut être privée.

TAHER.

S'ils allaient s'échapper,

L'INCONNU.

Il seront aujourd'hui,
Tous deux enfermés ici.
Et, si par le moyen d'un coupable artifice,
Le hulla méchamment, a trompé la justice,
Par la rigueur des lois, il en sera puni.

TAHER.

Ah ! dieu merci, cette aventure,
En peu de temps, va s'éclaircir,
Et l'on punira l'imposture
Du noble fils du grand visir.

GULISTAN.

Je ne sais pas si l'aventure,
A mon honneur pourra finir ;
Mais mon étoile me rassure,
Je compte encor sur l'avenir.

DILARA.

Ah ! par malheur, cette aventure,
Ne peut tarder à s'éclaircir ;
On connaîtra son imposture,
Et je frémis pour l'avenir.

L'INCONNU.

Notre hulla, de l'aventure ;
Avec honneur a su sortir ;
Mais a présent la chose est sûre,
Il doit trembler pour l'avenir.

Ensemble.

LE CHOEUR.

Heureusement cettté aventure
Ne peut tarder à s'éclaircir ;
Nous verrons si, comme il l'assure,
Il est le fils du grand visir.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une cour de la maison de Taher, entourée pour le fond, et du côté du roi, par une grille légère, à travers laquelle on voit la ville de Samarcande et les riantes campagnes qui l'environnent. En dehors de la grille, est une montagne praticable, par laquelle descendront les divers cortèges. Dans l'intérieur de la cour, côté du roi, se trouve une petite porte. Le côté de la reine se compose d'un pavillon quelconque, faisant partie de la maison de Taher.

SCÈNE PREMIÈRE.

TAHER, DILARA.

TAHER.

LAISSEZ-MOI.

DILARA.

Montrez-vous plus généreux, seigneur, et puisque le hasard m'a fait retrouver l'homme que j'aime....

TAHER.

Ne devriez-vous pas rougir?... Un misérable sans aveu, sans patrie, et qui se donne modestement pour le fils du grand visir!..Mais une heure seulement,et son imposture sera reconnue.

DILARA.

Quoi! vous seriez insensible?...

TAHER.

La justice ne badine pas, dans ce pays, et votre bel aventurier sera récompensé comme il le mérite.

DILARA.

Ah! de grace, seigneur, daignez compâtir....

TAHER.

Non.

DILARA.

Je vous supplie.....

TAHER.

Rien!

DILARA.

Faut-il que j'embrasse vos genoux?

TAHER.

Oh! vous ne m'y prendrez plus, avec vos belles paroles. Pour que bonne justice se fasse, je vais trouver le Cady.... Adieu, belle Dilara, avant la fin du jour vous rentrerez sous ma domination; et que Mahomet me ferme son saint paradis, si jamais vous parvenez à vous échapper des quatre murs de mon sérail.

(Il sort.)

SCÈNE II.

GULISTAN, DILARA.

DILARA, *à Gulistan qui entre, côté de la reine.*

AH! mon ami, plus d'espérance.... Comme tu parais tranquille!... et dans quel moment!

GULISTAN.

Songe donc à mon étoile!

DILARA.

Le courrier va revenir.

GULISTAN.

Hé bien?

DILARA.

N'as-tu pas dit qu'il t'arriverait des dromadaires chargés d'or?

GULISTAN.

Cela se pourrait, la fortune est si bizarre.

DILARA.

Tu t'es donné pour fils d'un homme....

GULISTAN.

Qui n'est pas mon père.... Eh bien! je ne suis pas le premier.

DILARA.

Tu prétends que nous logerons dans le palais du roi?

GULISTAN.

Cela n'est pas plus difficile que le reste.

DILARA.

Ah! mon ami, je ne puis envisager sans frémir....

GULISTAN.

Allons, Dilara, rassure toi.

DILARA

A peine avons-nous entrevu un faible rayon de bonheur!.... Mais aussi pourquoi tromper le Cady?

GULISTAN.

Que veux-tu? J'ignorais les conditions de cette loi bizarre : j'ai fait les premières réponses qui me sont venues dans l'esprit, bien convaincu que, dans un grand danger, l'essentiel est de gagner du temps.

DILARA.

Nous nous flatterions en vain; et bientôt tu dois t'attendre aux traitemens les plus cruels.... Ah! mon ami, l'heure fatale approche, nous n'avons plus qu'un instant.... Et nul moyen pour nous échapper.

DUO.

Ils vont venir. Ah! je frissonne:
Au désespoir je m'abandonne.

GULISTAN.

Plus de chagrin, plus de douleur,
Que ton cœur s'ouvre à l'espérance.

DILARA.

Tu veux en vain tromper mon cœur,
Hélas! il n'est plus d'espérance.

GULISTAN.

Un dieu puissant et protecteur,
Veille toujours sur l'innocence.
Je me repose, en ce moment,
Sur le destin et la justice.

DILARA.

Mais le Cady, dans un instant,
Va découvrir ton artifice.
Oh! mon ami, n'entends-tu pas?
On vient m'arracher de tes bras.
Mon triste cœur frissonne.

GULISTAN.

A l'espoir que ton cœur s'abandonne,
Plus de chagrin, plus de douleur!
Que ton cœur s'ouvre à l'espérance.

(*On entend une voix derrière le théât*

Un dieu puissant et protecteur,
Veille toujours sur l'innocence.

SCÈNE III.

LES MÊMES, CALAF.

CALAF.

Éloignez-vous ; quittez ces lieux.

(Calaf tient une clef et les mène à la petite porte, côté du roi.)

GULISTAN, DILARA.

Quoi ! c'est vous ! mortel généreux !

CALAF.

Ne craignez pas qu'on vous surprenne,
Cette porte conduit à la forêt prochaine :
Le temps presse, partez.

GULISTAN, DILARA.

Nous partons.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, L'INCONNU *et sa suite.*

ENSEMBLE.

ARRÊTEZ !

Ensemble.

GULISTAN, DILARA.

Hélas ! il n'est plus d'espérance !
Quand nous allions quitter ces lieux,
Le Cady vient, par sa présence,
Nous rendre encor plus malheureux.

CALAF, *s'éloignant et rentrant dans la maison.*

Hélas ! il n'est plus d'espérance !
Quand ils allaient quitter ces lieux,
Le Cady vient, par sa présence,
Les rendre encor plus malheureux.

L'INCONNU, *à part.*

Tous deux, malgré ma vigilance,
Ils allaient s'enfuir de ces lieux ;
Mais, en ce moment, ma présence
Vent à propos tromper leurs vœux.

SCÈNE V.

GULISTAN, L'INCONNU, DILARA.

L'INCONNU.

Ah! Gulistan, quelle imprudence! vous alliez vous perdre.

GULISTAN.

Au contraire, j'allais me sauver.

L'INCONNU.

Ingrat! quand je fais tout pour vous rendre heureux!

GULISTAN.

Oui, vous vous y prenez d'une étrange façon; vous m'espionnez le matin, vous me faites arrêter le soir, et quand je suis prêt à sortir de prison, vous me forcez d'y rester. Si ce sont-là les services que vous me rendez, seigneur Cady, faites-moi le plaisir de ne pas m'obliger davantage.

L'INCONNU, *ironiquement.*

Songez donc qu'il y a une providence pour les malheureux, et que souvent lorsqu'on se croit le plus près de l'abyme, on approche à grands pas de la félicité. Ah! Gulistan, je vous croyais plus de philosophie.

GULISTAN.

Si j'avais à souffrir seul, vous n'entendriez aucun murmure s'échapper de ma bouche.

DILARA.

Seigneur, je me jette à vos pieds, sauvez-nous de la fureur de Taher.

GULISTAN.

Si vous n'êtes pas notre ennemi, laissez-nous fuir....

L'INCONNU, *avec tendresse.*

Gulistan, je vous aime trop pour consentir à ce que vous me demandez. Je vous quitte, mais c'est pour vous rejoindre bientôt, et pour vous prouver l'excès de mon zèle et de mon attachemnnt. Je vais mettre le comble à tout ce que j'ai fait pour vous.... (*changeant de ton, et d'une voix forte.*) Gardes, veillez sévèrement sur les deux prisonniers; vous m'en répondez sur votre tête. (*Il sort par la grande porte qu'il ouvre; des sentinelles se placent auprès.*)

SCÈNE VII.

GULISTAN, DILARA, GARDES.

DILARA.

Le cruel ! il ajoute la raillerie à la persécution.

GULISTAN, *gaiement.*

Moi, je commence à espérer.... En nous quittant, il a jetté sur nous un regard.... Peut-être va-t-il travailler à nous servir.

DILARA.

Quoi! tu penses....

GULISTAN.

Sa conduite est bien extraordinaire, je l'avoue ; mais enfin, n'est-ce pas à lui que je dois le bonheur de t'avoir retrouvée ?

DILARA.

Ah ! mon ami, le temps presse, les instans s'écoulent....

GULISTAN.

Je ne sais quel pressentiment fait tressaillir mon cœur.

DILARA.

J'entends du bruit.... O ciel! c'est Taher !.... Je n'ai pas la force de me soutenir.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, TAHER.

TAHER.

Ah ! l'infâme ! le scélérat ! je suis d'une fureur !

GULISTAN, *gaiement.*

Qu'avez-vous donc, seigneur Taher? vous avez l'air bien agité.

TAHER.

Et vous bien joyeux, Gulistan.

GULISTAN.

Cela vous étonne ?

TAHER.

Ah ! tu fais le plaisant !.. Tu comptes sans doute sur le lieutenant du Cady ?... Mais le complot est découvert.

DILARA.

O ciel !

TAHER.

C'est un coquin dont le Cady n'a jamais entendu parler ; il était porteur d'un ordre faux, et l'on est à sa poursuite.

GULISTAN.

Que signifie ?....

DILARA.

Je tremble !

TAHER.

Ah ! ah ! voilà qui te déconcerte un peu. Le véritable Cady est mon intime ami, et il m'a promis justice. (*Deux heures sonnent.*) Entends-tu sonner l'heure ?.... Allons, vous autres, apprêtez-vous à le saisir.

GULISTAN.

N'approchez pas....

DILARA.

Je me meurs.

TAHER, *avec une ironie marquée ; d'un ton goguenard et lentement.*

Mais non, je me trompe, tu n'as rien à craindre.... le fils du grand visir ne sera pas abandonné par son illustre père.... En apprenant la position où tu te trouves, il n'aura pas manqué de t'envoyer un ambassadeur avec de riches présens, et des dromadaires chargés d'or... Eh ! je suis sûr qu'ils sont en route.... que sait-on ? (*Les dromadaires paraissent.*) Nous allons peut-être les voir paraître... Tiens, regarde les venir... Retourne-toi donc !... (*La musique commence. Les dromadaires descendent de la montagne, qui est très-éclairée, avec un brillant cortège.*) O ciel ! que vois-je ?

DILARA.

Se pourrait-il ?

GULISTAN.

Ciel ! quel prodige !

(*Ces mots se disent pendant la ritournelle.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, L'ENVOYÉ ET SA SUITE.

CHOEUR.

AMIS, il nous faut secourir
L'illustre fils de notre maître.

A ceux qui l'osent retenir,
Nous allons le faire connaître.

TAHER, DILARA, GULISTAN.

D'où ces gens peuvent-ils venir ?
Vraiment, ma surprise est extrême.

CHOEUR.

De notre auguste grand visir,
Exécutons l'ordre suprême.

GULISTAN, *à Taher.*

Seigneur, regardez donc vous-même ;
Ne les voyez-vous pas venir !

(Le chœur entre dans la cour, mais les chameaux et ceux qui les conduisent se rangent en dehors de la grille.)

L'ENVOYÉ.

Seigneur, je suis envoyé par votre père....

TAHER.

Son père !

GULISTAN, *à part.*

Allons, voilà un père qui m'arrive.

L'ENVOYÉ.

En apprenant les outrages que vous avez reçus, son cœur paternel a été vivement touché : il nous a ordonné de partir sur le champ, et nous a chargés de cette lettre pour votre seigneurie.

TAHER.

Sa seigneurie ! je suis stupéfait !

GULISTAN.

Voyons le style de mon père. *(Il lit.)*

« Mon cher fils, depuis que tu n'es plus sous mes » yeux, je suis accablé de douleur. J'ai appris la fâcheuse » aventure qui vient de t'arriver à Samarcande, et aus- » sitôt j'ai fait charger de marchandises et d'étoffes pré- » cieuses deux dromadaires, que je t'envoie sous la con- » duite de Gioher, mon capitaine des gardes. Mande- » moi au plutôt l'état où tu es, afin que mon cœur se » console.

MASSOUD.

(A part.) Le bon père ; il s'appelle Massoud.

L'ENVOYÉ.

Monseigneur et mon maître, ayez, s'il vous plait, la bonté de nous dire dans quel lieu nous déposerons ces richesses.

GULISTAN.

Un moment! (*à part.*) Quelle aventure surprenante! (*bas, à Dilara.*) Il y a sans doute quelque méprise ; profitons du moment....

TAHER.

Messieurs, vous êtes dans l'erreur. (*La ritournelle du morceau suivant commence, et Taher dit le reste pendant cette ritournelle, qui donne le temps au Roi, porté sur un trône brillant, et à son cortège de se dessiner et d'arriver par la montagne.*) Il se peut que le grand visir ait un fils à Samarcande, mais ce n'est pas l'homme auquel vous parlez : celui-ci est un aventurier qui m'a enlevé ma femme.... Gardes, arrêtez-les!

SCÈNE IX.e et dernière.

LES MEMES, LE ROI ET SA SUITE.

CHOEUR.

Peuple, c'est un grand jour de fête,
Le vrai commandeur des croyans,
Le successeur du saint prophête
Est au milieu de ses enfans.

DILARA, GULISTAN, TAHER.

Faisons, faisons silence,
C'est le Roi qui s'avance.

(*Au moment où le Roi paraît, tout le monde se prosterne le front contre terre.*)

GULISTAN.

Ciel! c'est le Roi, celui
Que je croyais mon plus grand ennemi.

LE ROI.

Gulistan, c'est à vous que je dois ma couronne :
Dans ce beau jour, tous vos maux sont finis,
Massoud, mon grand visir, vous adopte pour fils.
Soyez heureux, votre roi vous l'ordonne.

GULISTAN, DILARA.

O puissant Roi! j'embrasse vos genoux!

LE ROI.

Plus de chagrins, tendres époux,
Et que de vos aimables traces,

L'amour ne s'éloigne jamais.
Vous, Dilara, venez loger dans mon palais;
Il sera le séjour des graces.

(Après ces mots, le Roi donne un diamant de prix à Taher, qui se prosterne, en le remerciant.)

GULISTAN.

Ma femme logera dans le palais du Roi!

(à Taher.)

Eh bien! à mes discours, ajouterez-vous foi!
Tantôt, vous m'avez fait outrage,
Et vous m'accusiez de mentir.

TAHER.

Je présente mon humble hommage
Au noble fils du grand visir.

CHOEUR FINAL.

Amis, c'est un grand jour de fête;
Le vrai commandeur des croyans,
Le successeur du saint prophête,
Est au milieu de ses enfans.

(Les soldats se grouppent sur la montagne, le long de la grille et autour du Roi, le tout forme un tableau qui termine la pièce.)

FIN.

De l'Imp. de P. NOUHAUD, rue du Petit-Carreau, passage de l'Étoile, N.° 32.



